

JEAN-MARIE ROUART

de l'Académie française

**LA GUERRE
AMOUREUSE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE GOÛT DU MALHEUR, *roman* («Folio», n° 2734).
MORNY, UN VOLUPTUEUX AU POUVOIR, *essai* («Folio», n° 2952).
BERNIS, LE CARDINAL DES PLAISIRS, *essai* («Folio», n° 3411).
UNE JEUNESSE À L'OMBRE DE LA LUMIÈRE, *roman* («Folio»,
n° 3768).
UNE FAMILLE DANS L'IMPRESSIONNISME, coll. «Livres d'art».
NOUS NE SAVONS PAS AIMER, *roman* («Folio», n° 4009).
LE SCANDALE, *roman* («Folio», n° 4589).

Aux Éditions Grasset

- LA FUITE EN POLOGNE, *roman*.
LA BLESSURE DE GEORGES ASLO, *roman*.
LES FEUX DU POUVOIR, *roman*, prix Interallié.
LE MYTHOMANE, *roman*.
AVANT-GUERRE, *roman*, prix Renaudot.
ILS ONT CHOISI LA NUIT, *essai*.
LE CAVALIER BLESSÉ, *roman*.
LA FEMME DE PROIE, *roman*.
LE VOLEUR DE JEUNESSE, *roman*.
L'INVENTION DE L'AMOUR, *roman*.
LA NOBLESSE DES VAINCUS, *essai*.
ADIEU À LA FRANCE QUI S'EN VA, *essai*.
MES FAUVES, *essai*.
CETTE OPPOSITION QUI S'APPELLE LA VIE, *essai*.

Chez d'autres éditeurs

- OMAR, LA CONSTRUCTION D'UN COUPABLE, *essai*, Éditions de Fal-
lois.
LIBERTIN ET CHRÉTIEN, Desclée de Brouwer.
GORKI, L'EXILÉ DE CAPRI, *théâtre*, L'Avant-Scène.

LA GUERRE AMOUREUSE

JEAN-MARIE ROUART

de l'Académie française

LA GUERRE
AMOUREUSE

roman

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil
des papeteries Malmenayde numérotés de 1 à 25.*

L'amour pour un instant, l'amour jeu et distraction dans l'ennui, l'amour, ivresse du sang et non de l'âme, l'amour — cauchemar de malade, non, je ne regrette pas cet amour-là.

ISABELLE EBERHARDT

L'amour dont la guerre est le moyen et dont la haine mortelle des sexes est la base.

NIETZSCHE

PREMIÈRE PARTIE

J'allais vers un pays froid. Je m'y rendais seul et pas de gaieté de cœur. Avec même un sentiment de punition. Ce n'était pas tant de m'aventurer dans une contrée gelée qui me glaçait que l'impression déprimante de tourner résolument le dos à l'amour. La Finlande ne se prête pas aux rêves voluptueux ni à la galanterie, ni même à la fantaisie. Elle est géographiquement et sentimentalement plate, tétanisée huit mois sur douze par la présence du cercle polaire. Et un pays qui n'évoque pas l'amour, où l'on ne court pas le risque d'être foudroyé par la passion, mérite-t-il le nom de pays ? Alors pourquoi y aller ? Par devoir ! Par une de ces obscures obéissances aux servitudes volontaires que l'on se crée pour se racheter d'avoir si souvent cédé aux invites du soleil, aux séductions des mers tièdes et à la facilité des corps bronzés.

Ce qui rendait ce voyage plus austère encore et l'empoussiérait d'ennui, c'était son objet : une conférence.

Le sujet ne l'épiçait pas davantage : la critique littéraire. On trouve peu de thèmes moins affriolants. Évoquer un écrivain, soit ! Un être vivant avec du sang et des larmes, il y a toujours un peu de feu en lui qui allume l'imagination. Mais la critique littéraire ! C'est remuer des cendres. La perspective de parler pendant deux heures de cette question un peu grise devant un public qui, par destination, devait être un peu grisâtre lui aussi dans l'atmosphère aseptisée d'un campus septentrional ne comportait rien d'excitant.

Pourquoi n'étais-je pas tombé malade ? Pourquoi n'avais-je pas trouvé à la dernière minute un prétexte pour me dédire ? Oui, pourquoi ? Trop tard. J'étais dans l'avion. Et plus il fonçait vers sa destination de tout son potentiel de kérosène et plus j'avais du mal à me convaincre de l'intérêt de la question que j'allais exposer. D'avance, je pardonnais à mes futurs auditeurs leur manque d'appétence. J'aurais volontiers excusé leur défection. S'il n'avait tenu qu'à moi, je leur aurais même conseillé de se livrer à des activités plus roboratives : aller pêcher le saumon dans leurs rivières glacées, chasser l'élan dans les landes pierreuses, bref profiter tant qu'ils en avaient encore le loisir de l'apparition de leur chétif soleil.

Je m'imaginai seul dans la salle vide. Seul, pas tout à fait. Car je me souvins de la promesse faite par Birgitt Bollstrom-Borjom de venir assister à mon exposé. Elle au moins serait là. Je n'en doutais pas. Elle avait trop insisté pour se défilier. Et, à elle seule, cette redoutable personne occupait du volume, un volume mental s'entend car c'était un petit modèle bien proportionné, animé d'une énergie, d'une exubérance peu com-

munes. Une Méridionale de Finlande, à coup sûr, pas un de ces glaçons neurasthéniques qui devaient pululer sur cette banquise luthérienne. Le hasard me l'avait fait rencontrer plusieurs fois à deux mois d'intervalle au Centre culturel suédois. En cinq minutes, elle m'avait raconté sa vie. Aucune timidité ou réserve superflues ne bridait ses confidences. Elle ne s'embarassait pas des précautions d'usage et raccourcissait au minimum les manœuvres d'approche. Ce petit bout de femme lyrique et excitée frisait une prometteuse hystérie dès que l'alcool blanc colorait ses joues de rose. Ronde, potelée, dodue, il se dégagait d'elle une appétissante lubricité qui faisait briller ses petits yeux porcins.

Elle était mariée à un très riche et très influent industriel suédois installé en Finlande qui l'adorait et lui passait ses caprices. Tout de suite, elle m'avait parlé de son mari — pas l'industriel richissime, non, l'autre, son premier mari qui semblait l'occuper beaucoup plus et dont le profil était tout différent. Il s'agissait du fameux peintre et sculpteur finlandais Molnar, Gustav Molnar, un monument national. Elle l'évoquait à tout bout de champ avec un enthousiasme surprenant de la part d'une femme fraîchement remariée, ne celant rien de leurs anciennes relations passionnées, de leur vie tumultueuse et vantant sans fausse modestie le rôle qu'elle avait joué dans son art.

Je ne pouvais m'empêcher de me demander en l'écoutant pourquoi un divorce et un remariage avaient mis fin à une union aussi exceptionnelle. Le mot « rupture » était en l'occurrence une clause de style : elle ne l'avait pas tout à fait quitté puisque son nouveau mari

était devenu le mécène et l'admirateur de Molnar. Dans mon for intérieur, je plaignais sincèrement ce pauvre milliardaire que sa trépidante épouse devait tympaniser avec son encombrant génie.

« Nous organiserons un dîner pour vous présenter Molnar, vous pourrez aussi admirer ses œuvres. » Elle avait ajouté en papillonnant des yeux : « Et m'admirer par la même occasion. » Elle avait susurré mezza voce : « Il y a des sculptures de moi un peu osées, j'espère qu'elles ne vous choqueront pas. Et puis c'est de l'art après tout. Un numéro spécial de votre revue sur Molnar, cela aurait de la gueule, non ! » Ce que l'on appelle une femme directe.

L'avion de la Scandinavian Airlines n'avait pas l'air de rebrousser chemin. Je devais prendre mon parti de ce voyage qui se présentait sous les plus lugubres auspices. Je pris le livre que j'avais emporté pour meubler les heures creuses : une biographie de Benjamin Constant par Alfred Fabre-Luce. Ce livre tombait à pic. Rien de tel que l'existence de cet amoureux enfiévré pour réchauffer l'atmosphère de ce coin polaire. Rien de tel qu'une vie désordonnée pour donner du piquant à cette banquise figée dans la rigueur puritaine. J'ouvris le vieux volume non massicoté aux pages d'un jaune sale qui trahissait sa date de parution, 1939. La drôle de guerre. Drôle d'époque pour sortir un livre ! Aucune chance que Benjamin ne remonte le moral des troupes. Je lus sous le titre du chapitre « Un jeu d'enfer » : le 26 août 1814, le journal intime porte cette note : « Le règne de Juliette commence. » C'était un bon début. Il ne réussit pas à me retenir. Je sombrai dans le sommeil.

Je ne me réveillai que lorsque l'hôtesse annonça que nous allions atterrir à Helsinki.

L'avion plongea sur une ville construite au milieu des eaux, qui baignait dans cette clarté boréale aussi fade et imprécise qu'une veilleuse, sans la franchise du plein jour ni le sombre éclat de la nuit. La mer et la terre semblaient, à l'issue d'un combat incertain, ne pas être parvenues à décider qui, de l'une ou de l'autre, devrait céder la place. D'où ce compromis engendrant tant d'îles avec leur sombre chevelure de sapins entre lesquelles des flottilles de petits bateaux blancs se précipitaient avec voracité comme des spermatozoïdes à l'assaut d'un ovule.

2

Mirja Bolgrum m'accueillit à l'aéroport. Le bon sourire qui l'illumina à ma vue m'aurait attendri dans d'autres circonstances. La chaleur hospitalière qui éclairait ses yeux bleu délavé, pas plus que ses démonstrations d'amitié qui auraient ému le cœur le plus sec, ne parvinrent à changer mon humeur sombre. Sa prévenance, l'air de bonté qui inspirait ses propos, sa vigilance à satisfaire mon moindre désir afin que son pays m'apparût comme l'eldorado qu'elle m'avait tant vanté, tous ses efforts non seulement me laissaient froid mais m'indisposaient. Tandis qu'elle me conduisait en voiture dans le vieux quartier d'Eira et que, volubile, tout excitée, elle me brossait le tableau des activités

qu'elle m'avait préparées, je sentais monter en moi l'orage d'une exaspération d'autant plus violente qu'elle était injuste et hérissée de mauvaise conscience. Je lui en voulais de n'opposer à ma mauvaise humeur qu'un paisible visage radieux. Comment avouer à une femme aussi obligeante, aussi dévouée à la cause de son pays dont elle était la parfaite ambassadrice, que j'aurais volontiers tout envoyé au diable, l'aurore boréale, le musée Sibelius, les universitaires d'Yliopisto, pour la plage grecque la plus défavorisée ? J'aurais tout donné pour échanger ce pâle et fade séjour contre un transat humide sur le pont des troisièmes classes d'un de ces raflots rouillés et quinteux qui, comme le *Miaoulis*, ralliaient Patmos, Koufonissia, Folegandros ou je ne sais quelle île perdue de la mer Égée.

3

Le soir, dans ma chambre de l'hôtel Nelson envahie par l'omniprésente clarté laiteuse, je tirai rageusement les rideaux en velours rouge pour tenter de me créer une douce nuit artificielle. J'aperçus mon visage dans la glace au-dessus de la cheminée néogothique. Je me jetai un regard haineux. C'est vrai, je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. À bout de ressources, je me jetai sur ma biographie de Benjamin. Trop de femmes tournoyaient à un rythme diabolique : Germaine de Staël tout en éruption et en vociférations, Anna Lindsay

voluptueuse et déprimée, Juliette Récamier virginale et coquette, ce harem littéraire accusait ma solitude. Mauvais pour le moral. Je refermai le livre. Benjamin avait-il connu les affres de la solitude, ces moments où l'on bute contre soi-même ? Cette rage impuissante devant le ciel bas de la vie ? Le sentiment d'être arrivé dans une impasse.

Quelle bizarrerie littéraire, ce Benjamin Constant ! Personne n'aurait parié un kopeck sur son avenir à la Bourse de la postérité. On misait sur Chateaubriand avec ses postures d'exilé de l'intérieur, arborant un air fier et arrogant comme s'il transportait dans les salons son rocher de Sainte-Hélène. Désabusé d'avoir tout obtenu, insatisfait de la gloire qui l'éclairait sans le réchauffer. D'où vient l'attrait tout différent qu'exerce Benjamin ? Cet immortel jeune homme, inflammable, empêtré de lui-même, ressemble à un Bonaparte vieilli avec sa coiffure en oreilles de chien si à la mode sous le Directoire. Lui n'a pas offert sa statue à la postérité, mais un personnage en miettes, comme le cadavre démembré d'Osiris. Il n'a légué que l'héritage de ses contradictions. Ce séducteur posthume a tout fait pour séduire les autres sans parvenir à se séduire lui-même. Il ne s'aimait pas. Trop lucide pour s'illusionner. Ce qu'il y a de rassurant chez lui, c'est qu'il a tout raté. Rarement un homme aura dû sa réussite finale à autant d'échecs accumulés. Son intelligence est un soleil qui éclaire des désastres. Côté public, côté privé, c'est sans cesse le même cafouillage. Il est passé à côté de toutes ses ambitions. Il n'a ni épousé une femme puissante et riche comme Mme de Staël, ni réussi à conquérir le cœur impassible de Juliette Récamier, pas plus qu'il

n'est parvenu à obtenir une de ces places d'ambassadeur ou de ministre qui le faisaient rêver. Il est resté sur le bord du rivage alors que d'autres, médiocres mais entêtés, appareillaient pour le grand large. Il n'a fait que humer le parfum d'un succès qui se dérobaît toujours. Benjamin, c'est l'homme moderne — voilà pour quoi il est si présent : tout à la fois grisé et accablé de sa nouvelle liberté. L'appel d'air de la Révolution lui a tendu trop de cartes séduisantes. Il n'en a gardé aucune. Tenté par tout, retenu par rien, il souffre de ne pouvoir se décider à ne saisir qu'un seul objet et, finalement épuisé par tant de tentations contraires, il rêve du joug rassurant que faisait peser l'ancienne société sur les hommes de sa sorte. Elle les maîtrisait dans le carcan de ses devoirs, elle les enfermait dans ses contraintes, les rendant ainsi libres pour leurs passions. Maintenant, ce sont les passions qui ont pris le pouvoir chez Benjamin. Elles ne rencontrent aucun frein, aucun obstacle. Elles le dominent, l'énervent, l'épuisent sans le satisfaire.

Rêver à la vie d'un autre, c'est tout ce qui me restait ce soir-là où j'avais l'impression de ne plus avoir de vie. J'éteignis la lumière. Je me glissai dans le lit aux draps rêches, au grain rugueux, aussi peu hospitaliers que si j'avais établi ma couche entre les pages raides de mon in-octavo au papier jauni. J'étais accablé de ce sentiment de solitude que l'on éprouve dans une chambre d'hôpital à la veille d'une opération, quand on se demande s'il y aura un réveil, si on reverra jamais le jour.

Mirja avait un sens de l'hospitalité têtue. La bonté dominatrice, l'obligeance despotique. Sans craindre mon humeur barbelée, elle m'entraîna dans une visite de l'île Bihlaga-Saari (l'île des Sorbiers) qu'elle me présenta comme l'une des sept merveilles du monde. Tous les paysages de Finlande y sont reconstitués dans leur prétendue variété. Le résultat est d'une grande monotonie. La Finlande possède certainement des joyaux secrets. Mais ses paysages n'échappent que rarement à la platitude. Ici, on avait eu beau distribuer de toutes les manières possibles les rochers, les sapins, les eaux dormantes, les sorbiers arthritiques, quelques chardons bleus et des lichens, je n'en retirais qu'une impression d'assoupissante uniformité. De plus, les manières mielleuses de mon hôtesse, les superlatifs dont elle mitraillait ces paysages dont elle ne semblait pas apercevoir l'affligeante banalité, me portaient sur les nerfs. Je marchais avec des semelles de plomb. Je me sentais peu à peu englué dans cette bienveillance sucrée comme une mouche dans un pot de miel. Je n'avais que faire de sa gentillesse. J'exécrais Mirja qui avait si savamment, et si sournoisement, réussi à m'entraîner dans ce piège. De plus, je détestais ma faiblesse qui m'avait rendu complice de cet attentat contre mes inclinations profondes. Je m'efforçais de ne pas la regarder en face pour qu'elle ne lût pas dans mes yeux les signes de ma colère et de mon aversion. Tandis qu'elle me tournait le dos pour

me désigner au-dessous de nous — nous étions sur un petit promontoire — une famille de canards sauvages qui s'ébattaient bruyamment sur l'acier chromé du lac, j'eus la fugitive tentation de la tuer, oui, de la pousser du haut du rocher aménagé d'où nous surplombions les eaux figées dans une paix insipide. Elle serait tombée comme une pierre sans un cri, à quelques mètres d'un cygne qui toisait le remue-ménage des canards d'un œil méprisant. J'échafaudais mentalement tous les prétextes qui me permettraient d'écourter de manière plausible un si funeste voyage. Cette perspective d'évasion m'apporta une détente. J'écoutais distraitement le gazouillis de Mirja qui récitait avec beaucoup de science, et par le menu, les noms des centaines de lichens répertoriés sur ce caillou gelé que l'on nomme la Finlande.

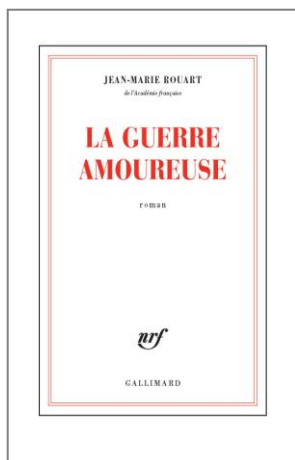
5

Le campus d'Yliopisto ressemblait à un terrain de golf ; les salles d'études à un lobby ; les étudiants à de nonchalants golfeurs, pull-over sur l'épaule. C'était un lieu champêtre, hygiénique, vitré où l'on ne pouvait distinguer ni un gramme de poussière, ni la moindre crasse, ni la plus petite trace de laisser-aller. Ni, bien sûr, le plus mince indice de cet esprit bohème, de ce je-m'en-foutisme propre à l'adolescence, de ces bacilles d'anarchie que fomentent le bouillon de culture des rêves, tout ce qui constitue le charme opiacé si éphé-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 14 décembre 2010.
Dépôt légal : décembre 2010.
Numéro d'imprimeur : 77961.*

ISBN 978-2-07-013104-4/Imprimé en France.

177811



La guerre amoureuse Jean-Marie Rouart

Cette édition électronique du livre
La guerre amoureuse de Jean-Marie Rouart
a été réalisée le 27 décembre 2010
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070131044).

Code Sodis : N45066 - ISBN : 9782072415838.

Numéro d'édition : 177811.